

LA RÉFLEXION SUR LA PETITE GUERRE À L'ORÉE DU XIX^E SIÈCLE : L'EXEMPLE DE CLAUSEWITZ (1810-1812)

Sandrine Picaud-Monnerat

Institut de Stratégie Comparée | « [Stratégie](#) »

2009/5 N° 97-98 | pages 123 à 147

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-strategique-2009-5-page-123.htm>

!Pour citer cet article :

Sandrine Picaud-Monnerat, « La réflexion sur la petite guerre à l'orée du xix^e siècle : l'exemple de Clausewitz (1810-1812) », *Stratégie* 2009/5 (N° 97-98), p. 123-147.

Distribution électronique Cairn.info pour Institut de Stratégie Comparée.

© Institut de Stratégie Comparée. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La réflexion sur la petite guerre à l'orée du XIX^e siècle : l'exemple de Clausewitz (1810-1812)¹

Sandrine PICAUD-MONNERAT

Le mot “guérilla” est réputé être apparu pendant la guerre d’Espagne, cette révolte nationale qui dressa le peuple espagnol contre les troupes de Napoléon Bonaparte, à partir de 1808. Le terme fit florès. Le conflit fit date. Or, le cours sur la “petite guerre”, dispensé par Carl von Clausewitz à l’Ecole de guerre de Berlin durant les années 1810-1811, puis 1811-1812, peut être considéré comme une réaction politique aux défaites subies par les dynasties européennes face à Napoléon² ; le penseur prussien prend appui, entre autres, sur l’expérience des combattants de la guerre d’Espagne. La “petite guerre”, en effet, dans

¹ À l’exception de modifications mineures, ce texte est la réédition de Sandrine Picaud, “La réflexion sur la petite guerre à l’orée du XIX^e siècle : l’exemple de Clausewitz (1810 – 1812)”, dans *Poder terrestre y poder naval en la época de la batalla de Trafalgar*, actes du XXXI^e congrès international de la C.I.H.M. (Commission Internationale d’Histoire Militaire) 21-27 août 2005, Madrid, Comisión española de historia militar, 2006, pp. 239-256. Nous remercions M. le colonel José Maria Blanco Nuñez, président de la Commission espagnole d’histoire militaire, d’en avoir autorisé la reproduction.

² Jean Dubois, “Le cours sur la petite guerre : un aspect mal connu de la pensée de Clausewitz”, *Histoire et Défense (Les cahiers de Montpellier)*, n° 24, II/1991, pp. 1-27 (ici p. 6).

l'esprit de son *Cours*, ne se distingue pas clairement de la guérilla. Au reste, Clausewitz écrivit aussi un récit de la guerre d'Espagne³. Nous voudrions ici apporter un éclairage sur la réflexion de Clausewitz relative à la "petite guerre", à travers son *Cours sur la petite guerre* (*Vorlesung über den kleinen Krieg*). Parce que Clausewitz est considéré comme le plus grand penseur militaire européen⁴. Parce que ce *Cours* n'a pas fait l'objet, jusqu'à ce jour, d'un commentaire approfondi.

Le cadre historiographique et le contexte politico-stratégique de la fin du XX^e siècle et du début du XXI^e expliquent encore l'attention portée au *Cours* : depuis une quarantaine d'années, on observe un nombre croissant d'études consacrées au thème de la guérilla, suscitées par la multiplication de ce type de conflits dans le monde moderne⁵. Dans ce contexte, le professeur Hervé Coutau-Bégarie, dans son *Traité de stratégie*, commente avec une pointe d'ironie : "On découvre qu'il [Clausewitz] s'est intéressé à l'armement du peuple et à la guérilla"⁶. Mais Clausewitz, souvent, n'est pris à témoin que des guerres contemporaines : récupération utilitariste du penseur militaire prussien par la pensée militaire contemporaine ; Clausewitz côtoyant Lénine et Mao-Ze-Dong, autres théoriciens de la guerre populaire⁷.

³ Raymond Aron, *Penser la guerre. Clausewitz*, Paris, Gallimard, 1976, 2 t., tome II, p. 96.

⁴ Gérard Chaliand et Arnaud Blin, *Dictionnaire de stratégie militaire*, Paris, Perrin, 1998, art. "Clausewitz", p. 87.

⁵ Sandrine Picaud, "La petite guerre au XVIII^e siècle en Europe : une mise au point bibliographique" (article comprenant une introduction historiographique et problématique, ajoutée à une bibliographie commentée), *Bibliographie Internationale d'Histoire Militaire* (Berne), tome 26, Pully (Suisse), Zürich, éditions Thesis, 2005, pp. 187-225.

⁶ Hervé Coutau-Bégarie, *Traité de stratégie*, Paris, ISC-Economica, 1999, pp. 197-198.

⁷ Voir : *In caso di golpe. Manuale teorico-pratico per il cittadino di resistenza totale e di guerra di popolo, di guerriglia e di controguerriglia. Scritti di Clausewitz, Lenin, Mao Tse-Tung, il manuale del maggiore von Dach, testi delle Special Forces americane*, prefa-

L'article de Jean Dubois, le seul, avant nos travaux, qui soit consacré entièrement au *Cours sur la petite guerre* de Clausewitz, est la plupart du temps une étude prospective. Tout au plus est-il replacé dans le contexte du début du XIX^e siècle. Il n'y a là rien de nouveau. Le traité de Clausewitz *Vom Kriege* avait déjà été révéralé, à l'appui de leurs théories, par les tenants de l'offensive à outrance du tournant des XIX^e et XX^e siècles⁸. Ce qui manque, c'est une étude *historique* de la pensée de Clausewitz sur la petite guerre. Elle manque, parce que comprendre historiquement le *Cours* de Clausewitz implique d'être familiarisé avec la culture pratique et théorique qui était celle des officiers du temps de Clausewitz, relativement à la petite guerre. Elle manque donc parce que la petite guerre, cette tactique de coups de mains, d'embuscades et d'attaques surprises, a retenu l'intérêt d'un faible nombre d'historiens, pour la période antérieure à l'écriture du *Cours* (le XVIII^e siècle *ante-révolutionnaire*) : Johannes Kunisch, Martin Rink, Bernard Peschot et nous-même⁹. Il faut dire que le *Cours*

zione di Vincenzo Calò, cura di Stella Rossa, Fronte Rivoluzionario marxista-leninista, Roma, Giulio Savelli, 1975 ; Frank Hampel, *Zwischen Guerilla und proletarischer Selbstverteidigung. Clausewitz – Lenin – Mao Zedong – Che Guevara – Körner*, Frankfurt am Main / Bern / New York / Paris, Verlag Peter Lang, 1989. Et sur Internet :

- www.bpb.de/publikationen/VKE3AO,4,0,Krieg_und_Politik_im_21_%A0Jahrhundert.html#art4 (Martin Hoch, "Krieg und Politik im 21. Jahrhundert", 20 p., extrait de *Politik und Zeitgeschichte*, B 20/2001) : c'est une réflexion sur la petite guerre et la grande guerre, avec un retour, entre autres, sur la pensée de Clausewitz. L'auteur date du *Cours* de Clausewitz l'apparition de l'expression "petite guerre" en allemand (à tort bien sûr) ! au reste, il s'appuie surtout sur *Vom Kriege* dans son développement.

- www.statecraft.org/chapter12.html (*Instruments of Statecraft. U.S. Guerrilla Warfare, Counterinsurgency, and Counterterrorism, 1940-1990*, chap. 12, "The problem of ideology").

⁸ H. Coutau-Bégarie, *op. cit.*, pp. 193-194.

⁹ Johannes Kunisch, *Der kleine Krieg : Studien zum Heerwesen des Absolutismus*, Wiesbaden, F. Steiner, 1973 ; Martin Rink, *Vom 'Partheygänger' zum Partisanen. Die Konzept des kleinen Krieges in Preussen, 1740-1813*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 1999 ;

est d'accès difficile : il est resté manuscrit jusqu'en 1966, date à laquelle il a fait l'objet d'une édition de la part de Werner Hahlweg, la seule existant à ce jour, et sur laquelle nous nous appuyons¹⁰. Seul, l'article de Jean Dubois (cité ci-dessus) s'est penché sur le *Cours* de Clausewitz. L'auteur a le mérite de montrer en quoi le *Cours* reprend la méthode de *Vom Kriege*. Mais il n'en fait qu'un survol ; le contenu du *Cours* n'est cité qu'exceptionnellement¹¹.

Il est temps d'analyser le *Cours* avec une mise en perspective historique, étude pour laquelle l'introduction de W. Hahlweg, dans l'édition de 1966, permet un élan stimulant, par l'érudition de son appareil critique. En prenant pour base le *Cours* seulement, et non, en complément, des éléments de l'œuvre majeure et inachevée de Clausewitz, *Vom Kriege*, on répond à la nécessaire restriction du cadre d'un article, mais l'on saura surtout, de façon plus claire et exclusive, ce que les jeunes officiers de 1810-1812 qui ont assisté aux cours de Clausewitz ont pu retenir de l'essence de la petite guerre perçue et comprise par leur temps¹².

Bernard Peschot, *La Guerre buissonnière : partis et partisans dans la petite guerre (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Mémoire d'Habilitation à Diriger des Recherches (HDR), Université Montpellier-III, 1999, dactyl. ; Sandrine Picaud, *La Petite guerre au XVIII^e siècle. L'exemple des campagnes de Flandre de la guerre de Succession d'Autriche, mises en perspective dans la pensée française et européenne (1701-1789)*, thèse de Doctorat d'histoire, Université de Nantes, 2004, 4 vol. dactyl., à paraître fin 2009, Paris, ISC-Économica.

¹⁰ Carl von Clausewitz, *Schriften – Aufsätze – Studien – Briefe*, herausgegeben von Werner Hahlweg, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1966 (2 vol.), vol. I.

¹¹ J. Dubois, art. cit., p. 17, note 19 : l'auteur cite le chap. 22 du *Cours* (tactique de la petite guerre) ; c'est le seul renvoi précis au *Cours* dans cet article.

¹² Dans cet article, nous ne donnons que quelques exemples du *Cours* de Clausewitz, points de départ d'une étude qu'il faudra approfondir.

La réflexion sur la petite guerre, élément de la réflexion sur la guerre

Une méthode philosophique et dialectique

Carl von Clausewitz aborde l'étude de la petite guerre comme il étudie la guerre dans son ensemble. La réflexion sur la petite guerre est un élément de la réflexion sur la guerre, et l'on retrouve dans *Vom Kriege* la composition du *Cours*. W. Hahlweg soutient aussi que Clausewitz fut le premier, et le seul, à avoir appliqué à l'étude de la petite guerre une méthode philosophique et dialectique... Cela a été bien vu, par W. Hahlweg et par quelques autres après lui, mais insuffisamment détaillé, si l'on entend accorder au *Cours* une étude exclusive¹³.

Dans le *Cours*, Clausewitz applique à la guerre, à la tactique, à la stratégie, à la petite guerre même, le terme de “concept” (*Begriff*). Pour définir en effet ce qu'est la petite guerre, pour la mettre en perspective dans le cadre de la guerre, il éprouve le besoin de revenir à quelques définitions de base. La tactique est selon lui “*l'apprentissage de l'emploi et la conduite des forces de combat dans le combat ; la stratégie, l'apprentissage de l'usage, de l'emploi du combat*”¹⁴. Et Clausewitz de remarquer que “*ces définitions se fondent sur un développement des concepts qui conduirait ici trop loin, et à propos desquels nous pouvons seulement dire, en guise d'introduction, que nous croyons que parler d'une action guerrière implique qu'il y ait un combat possible [...]*”. Le “concept de guerre” vient encore naturellement sous sa

¹³ Outre J. Dubois, voir surtout : R. Aron, *op. cit.*, tome I, pp. 162-168 ; et bien sûr W. Hahlweg, *in* : C. von Clausewitz, *op. cit.*, tome I, pp. 212-213.

¹⁴ Ce que nous avons souligné l'est dans le texte originel de Clausewitz. Les traductions françaises d'extraits du *Cours* de Clausewitz sont personnelles et n'engagent que notre responsabilité. Nous avons pris la liberté, comme dans toute traduction, d'en changer la forme allemande chaque fois que la compréhension en français y gagnait.

plume quelques pages plus loin¹⁵. La petite guerre, enfin, est elle-même pensée comme un concept (« ...si l'on veut se représenter la petite guerre en un concept clair, dit Clausewitz¹⁶). L'approche philosophique, Clausewitz en fait une de ses règles. Si bien que la première définition de la petite guerre qu'il donne, une guerre qui serait menée par de petits détachements, ne le satisfait pas entièrement, parce que "cette définition peut sembler mécanique et non-philosophique"¹⁷.

C'est pour expliquer cette conviction (la nécessité de l'approche philosophique), et pour que les choses soient claires dans l'esprit des auditeurs, que l'auteur du *Cours* a pris la peine de rappeler ce qu'il entend par "tactique", par "stratégie" et par "guerre", ce que nous avons évoqué. C'est une approche par les moyens, c'est-à-dire par les combats. Parce que, la guerre n'existant que si un combat est possible (même s'il n'arrive pas), une définition de la tactique et de la stratégie par le combat garantit leur inscription dans le cadre de l'étude du concept de guerre. Cela posé, l'art de la guerre se divise en stratégie et en "grande tactique" (*Höhere Taktik*), et la petite guerre est une partie de cette grande tactique. Plus précisément encore, quelques pages plus loin, Clausewitz y revient en résumant ainsi : "On peut donc dire que la stratégie de la petite guerre est un objet de la tactique, et comme maintenant la tactique de la petite guerre, très clairement, doit apparaître aussi comme une partie de la tactique, alors c'est toute la petite guerre qui relève de la tactique, c'est-à-dire qu'elle constituera un chapitre particulier de celle-ci"¹⁸. Quand W. Hahlweg écrit que le *Cours* contient une annonce ébauchée du plan de l'ouvrage *Vom Kriege*, que Clausewitz mettrait

¹⁵ Pour ces différents passages, voir : C. von Clausewitz, *op. cit.*, tome I, pp. 235-237.

¹⁶ *Ibid.*, p. 233.

¹⁷ *Ibid.*, p. 231.

¹⁸ *Ibid.*, pp. 233 et 237.

en forme plus tard, c'est à ces pages qu'il songe sans aucun doute.

Ce qui est nouveau ici, c'est bien la justification logique, philosophique, de l'insertion de la petite guerre dans l'espace tactique de la guerre, et non dans le domaine stratégique. Le fait était patent déjà chez des théoriciens de la petite guerre du XVIII^e siècle, nonobstant que le terme de "stratégie" n'était pas encore en usage. Les tables des matières de ces traités parlent d'elles-mêmes.

Clausewitz nie l'existence d'un échelon intermédiaire entre la tactique et la stratégie. On ne le trouve pas plus dans son *Cours* sur la petite guerre. Pourtant, cet échelon eût été pertinent pour qualifier, non les opérations de petite guerre prises isolément (telle attaque surprise, telle embuscade, telle mission d'observation ou de harcèlement de l'ennemi par une troupe), mais le résultat d'un ensemble cohérent de ces opérations, à l'échelle de la campagne militaire, sans engagement d'une action d'envergure telle qu'une bataille. Maurice de Saxe, au milieu du XVIII^e siècle en Flandre, avait magistralement montré ce résultat possible¹⁹.

La petite guerre et l'opposition "défensive/offensive"

Comme dans l'étude de la grande guerre²⁰, Clausewitz adopte ici une méthode dialectique. Il se plaît à opposer des couples conceptuels, pour y montrer l'économie de la petite guerre. Au premier chef, il est important de situer la petite guerre dans le cadre défensive/offensive.

¹⁹ Sandrine Picaud, "La manœuvre de la Méhaigne [en 1746, pendant la guerre de Succession d'Autriche], chef d'œuvre du style indirect, dans le cadre du débat sur la petite guerre au XVIII^e siècle", *Nouvelle histoire bataille II, Cahiers du CEHD* n° 23, Paris, ministère de la Défense, 2004, pp. 181-200.

²⁰ Sur cette méthode, appliquée à l'étude de la guerre en général, voir par exemple : G. Chaliand et A. Blin, *op. cit.*, pp. 93-94.

Que les détachements affectés à la petite guerre se trouvent confrontés à une situation défensive ou offensive, ce qui les caractérise est l'activité. L'essence de la petite guerre implique le mouvement perpétuel (ce n'est pas pour rien qu'une des vocations de la petite guerre est le harcèlement de l'ennemi). Dans les missions de défense, Clausewitz recommande de lier le plus souvent possible la défense à une attaque. Il écrit à propos de la défense, dans un chapitre intitulé *De la disposition pour le combat et de l'utilisation du terrain* : "C'est seulement dans les forts défilés qu'une défense passive peut réussir ; dans tous les autres cas, on ne doit pas trop compter dessus, et si la force du détachement le permet, il faut lier l'attaque à la défense"²¹. Il écrit à propos de l'attaque, dans le même chapitre : "Si l'on a affaire à un ennemi qui n'est pas soutenu, on peut déjà tenter quelque chose, en vue d'un mouvement tournant ; mais si l'ennemi est entreprenant, alors on doit être exercé à une défense active [Clausewitz utilise le mot français : *eine active Vertheidigung*] et donc ne pas maintenir ses forces d'un seul tenant"²². Le professeur de l'École de guerre utilise même, en un autre chapitre, l'expression de "défense offensive" [*offensive Vertheidigung*]²³. Ce jeu dialectique entre la défense et l'attaque peut se décliner de toutes les façons, pourvu que la défense ne soit jamais employée seule, c'est-à-dire passivement.

Au titre des règles à observer dans une défense active, Clausewitz entend que l'attaque que l'on prévoit le cas échéant reste pour l'ennemi inattendue. Par-là on aborde le couple conceptuel suivant, moral/physique.

La petite guerre et le couple conceptuel "moral/physique"

La petite guerre est bien souvent la guerre du faible au fort, c'est-à-dire d'une troupe physiquement plus

²¹ C. von Clausewitz, *op. cit.*, tome I, p. 261.

²² *Ibid.*, p. 266.

²³ *Ibid.*, p. 409 (dans le chap. sur les embuscades).

restreinte (en nombre d'hommes engagés, cavalerie ou infanterie), face à une troupe plus nombreuse. “*Il est encore plus indispensable d'attaquer par surprise l'ennemi que l'on veut assaillir, dit Clausewitz, quand on est si faible, que l'on peut espérer le succès uniquement par le moyen de la confusion que l'on saura semer chez l'ennemi. Remarques sur l'efficacité morale des attaques surprises : les troupes de l'ennemi sont fatiguées ; l'effroi se répand facilement en leur sein*”²⁴. Tout est dit. Mais il faut savoir que déjà au XVIII^e siècle, La Croix, le premier des théoriciens publiés sur la petite guerre, en 1752, soutenait que l'on pouvait venir à bout d'un bataillon de 600 à 700 soldats avec seulement 250 hommes²⁵. La surprise est ainsi le premier principe de combat dans la petite guerre.

L'utilisation des forces morales est l'un des six principes de la victoire retenus par Clausewitz dans *Vom Kriege*, du point de vue stratégique²⁶. À la petite guerre, du point de vue tactique, non seulement l'utilisation de ces forces morales se trouve du côté de l'attaquant (l'élan de l'attaque y aide, de même que la certitude psychologique que l'ennemi sera en position d'infériorité, étant surpris), mais agir sur les forces morales de l'adversaire peut même être le moyen principal de la victoire escomptée : par le découragement et la terreur semés chez l'ennemi, il s'agit de le forcer à déguerpir de sa position.

C'est pourquoi Clausewitz distingue les “*vraies attaques surprises*”, que l'on peut traduire aussi par “*raids*”, des autres attaques. Il explique ainsi la diffé-

²⁴ *Ibid.*, p. 398.

²⁵ Armand-François de La Croix, *Traité de la petite guerre pour les compagnies franches*, Paris, Antoine Boudet, 1752, pp. 51-53. Sur la surprise et la ruse, permettant de battre une troupe plus nombreuse, voir aussi : comte de La Roche, *Essai sur la petite guerre*, Paris, Saillant et Nyon, 1770, 2 t., tome II, pp. 21, 66, 199, 200, 203 ; comte P. H. de Grimoard, *Traité sur la constitution des troupes légères...*, Paris, Nyon l'aîné, 1782, p. 66.

²⁶ Les cinq autres étant : le terrain, la surprise, l'attaque concentrique, le soutien du théâtre d'opérations, le soutien du peuple. Voir : R. Aron, *op. cit.*, tome I, pp. 248-249.

rence entre les deux : “Presque toutes les attaques à la petite guerre sont menées par le moyen de la surprise, parce que c’est une entreprise d’une petite partie d’une armée contre une autre petite partie d’une armée ; si l’ennemi apprenait l’entreprise avant qu’elle ait été menée à bien, ce serait suffisant pour la faire échouer ; s’il en apprenait seulement l’existence pendant sa mise en œuvre, on devrait craindre dans beaucoup de cas qu’il tende des pièges à nos troupes pendant leur retour”. Mais “Le vrai raid se différencie cependant des autres attaques menées par surprise, en ce que l’on n’a pas toujours la prise du poste [den Punkt] comme objectif, mais que l’on veut seulement tirer parti de la confusion pour prendre des prisonniers et du butin, briser ci ou ça, et ensuite s’éloigner à nouveau rapidement”²⁷.

D’une manière générale, et pour toutes ces raisons, plus la disposition des troupes pour un combat de petite guerre ressemble à une embuscade, meilleure elle est²⁸. D’une manière plus particulière, c’est la cavalerie et le feu individuel qui peuvent être utilement mis à profit pour effrayer l’ennemi²⁹. Jeter la terreur est finalement un moyen très usuel pour parvenir à ses fins à la petite guerre, et jusque dans la population civile en cas de réticence à livrer à la troupe du partisan les contributions exigées (avec des prises d’otages...)³⁰.

Une lecture inattentive pourrait faire croire à certaines faiblesses du *Cours*. Si une entreprise prévue par le partisan est éventée avant qu’elle ait été menée à bien, avons-nous entendu dire à Clausewitz (ci-dessus) dans le chapitre sur les surprises (de postes), il y a de grandes chances pour que l’ennemi puisse la contrecarrer. Dans le chapitre sur les embuscades, Clausewitz, en revanche, affirme qu’une troupe découverte avant de faire son coup peut encore tirer profit d’un combat

²⁷ C. von Clausewitz, *op. cit.*, tome I, pp. 397-398.

²⁸ *Ibid.*, p. 258.

²⁹ *Ibid.*, pp. 400 et 402.

³⁰ *Ibid.*, p. 441.

ouvert, engagé immédiatement, qui permet de faire des prisonniers. Et l'opération est d'autant plus à tenter que le danger dans la retraite ne sera pas grand, dans la mesure où les embuscades sont souvent tendues dans des régions de montagnes ou de bois³¹. Toutes les "surprises" ne sont donc pas semblables : les paramètres à prendre en considération pour les surprises de postes sont différents de ceux des embuscades.

Le couple d'oppositions "audace/crainte"

Autant les couples conceptuels oppositionnels "défensive/offensive" et "moral/physique" sont à débusquer en filigrane au long du *Cours*, autant le paradoxe entre l'audace et la crainte qui animent les détachements voués à la petite guerre est clairement défini et circonscrit à un chapitre, intitulé *Du caractère de la petite guerre*. Par "caractère", il faut entendre l'esprit avec lequel les troupes mènent la petite guerre. La réflexion dialectique est stimulante intellectuellement, comme le dit clairement Clausewitz à cette occasion : "Ce libre jeu de l'esprit, qui a cours dans la petite guerre, cette adroite liaison d'audace et de prudence (je devrais dire, cette heureuse composition de hardiesse et de crainte), c'est ce qui rend la petite guerre si supérieurement intéressante"³².

Clausewitz a observé, comme l'ont fait avant lui d'autres auteurs au XVIII^e siècle, que les troupes légères sont capables de manifester une audace sans nom dans le combat dispersé, dans les entreprises qui relèvent de la petite guerre, alors qu'elles perdent tous leurs moyens devant un ennemi rangé en bataille, dans les "grandes affaires" engageant toute l'armée. Concernant le XVIII^e siècle, on peut noter par exemple cette remarque lue dans l'*Encyclopédie*, à l'article "hussard" : "...ils [les

³¹ *Ibid.*, p. 410.

³² *Ibid.*, p. 239.

hussards] *ne peuvent tenir contre des escadrons en ordre de bataille*³³.

Les troupes affectées à la petite guerre n'ont pas de honte à en avoir, car là n'est pas leur vocation. Le soldat "dressé" pour marcher à l'ennemi au mépris du danger dans la bataille serait bien incapable, lui, des coups adroits perpétrés par les troupes légères à la petite guerre. Tout est ici affaire de mesure du danger. Les troupes vouées à la petite guerre, qui n'ont pas leur pareil pour circonvenir l'ennemi par les ruses et la surprise, les hommes qui, individuellement, sont capables de la plus grande bravoure, parce qu'ils connaissent leur adresse et les chances qu'ils ont de faire une retraite sans dommage, ces mêmes hommes savent aussi que la bataille ne laisse aucune place à leur adresse, et la crainte qu'ils ont du danger les empêche de pouvoir tenir ferme.

Le soldat des troupes de ligne aurait une conscience du danger tout aussi vive, si toute sa formation ne visait à la comprimer. La clef de la réussite des troupes, dans la bataille, c'est d'aller de l'avant avec la plus grande énergie. De toutes façons, la promotion de la ruse et de l'adresse individuelle n'est pas possible en ces circonstances où la troupe est serrée et où les mouvements sont nécessairement ceux du groupe ; l'obstination furieuse à braver le danger est la plus grande sagesse. C'est de la sagesse et non de l'inconscience, parce qu'en tenant ferme, parce qu'en perçant en un seul point, une troupe serrée peut donner un infléchissement au combat, et peut-être entraîner le gain de la bataille elle-même³⁴. Au XVIII^e siècle, on avait déjà bien vu que la discipline dans la bataille rendait "*les soldats des machines, et les officiers des automates*"³⁵.

³³ *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*,... Mis en ordre par MM. Diderot et d'Alembert, Paris, 1751-1780, art. "hussard".

³⁴ C. von Clausewitz, *op. cit.*, pp. 237-239.

³⁵ Pensée de Mesnil-Durand citée et résumée par : Jacques-Antoine-Hippolyte de Guibert, *Défense du système de guerre moderne*, in :

Il y a aussi une raison toute pratique qui motive cette crainte du feu de la part des troupes affectées à la petite guerre. Dans ce dernier type de guerre, on ne peut se permettre des pertes humaines à chaque engagement : les combats sont en effet quotidiens, ou du moins risquent de l'être. Partant, la troupe serait vite décimée, quand une bataille engageant l'armée entière est relativement rare durant une campagne³⁶.

Encore une fois, tout cela, tous ces traits propres à la nature de la petite guerre que nous venons d'énoncer à la suite de Clausewitz et en rassemblant parfois des mentions éparses, sont déjà présents chez les théoriciens de la petite guerre du XVIII^e siècle antérieur à la Révolution française, que nous avons étudiés. La nouveauté, chez Clausewitz, tient à la manière qu'il a d'élever ces traits au-delà de la simple observation empirique, jusqu'au niveau de la réflexion conceptuelle. Le moyen privilégié qu'il utilise à cette fin est la mise en exergue de couples conceptuels dialectiques ; des paradoxes qui forcent précisément à la réflexion, donc à l'approfondissement de la question par ses auditeurs.

Clausewitz, cependant, se garde d'exagérer les paradoxes débusqués, la perfection de la méthode pût-elle servir le caractère brillant de cette dialectique, ou le souci de pédagogie de son auteur : il reconnaît par exemple que la petite guerre, au regard du combat, garde quelques traits qui la rapprochent de la grande. Il est rare en effet que toutes les troupes y combattent dispersées ; il en reste un certain nombre qui sont en ordre serré³⁷.

Œuvres militaires (1803), tome III, p. 216. La 1^{ère} édition de la *Défense du système de guerre moderne* date de 1779.

³⁶ C. von Clausewitz, *op. cit.*, p. 241.

³⁷ *Ibid.*, p. 241. Clausewitz ensuite détaille, pp. 243-244, les cas où une troupe doit combattre en ordre serré, à la petite guerre.

Clausewitz, l'homme du XVIII^e siècle ante-révolutionnaire ?

La petite guerre, dans le cadre de la grande

Sans cesse, dans le *Cours*, Clausewitz opère des allers et retours entre la petite guerre et la “grande guerre”. Toutes deux sont des éléments d’un plus vaste ensemble, que regroupe le concept de “guerre” (*Krieg*). Dans son introduction, Clausewitz use de l’expression de “grande guerre” avec précaution, alors que l’expression de “petite guerre” pose peu de problèmes, consacrée par un usage plus que séculaire dans toute l’Europe³⁸ : “...(*si l’on me permet cette dernière expression [à savoir, “grande guerre”], s’excuse-t-il presque, qui n’est ni très enseignée, ni très abstraite*)”³⁹.

Donnons quelques exemples de ces allées et venues entre petite et grande guerre : la petite guerre est un art, affirme Clausewitz dans ses réflexions introductives, quand, dans la grande, dominant plus les vues “scientifiques” ; autrement dit, la petite guerre forge plus sur le terrain ses coups et ses manœuvres savantes, quand la grande guerre obéit à des préceptes théoriques plus précis, dans ses dispositions sur le terrain... D’autres exemples tiennent à des détails de la conduite de la guerre, mis en valeur au fil des chapitres du *Cours* pour faire comprendre aux jeunes officiers l’essence de la petite guerre, comme une ombre met en relief une œuvre d’art :

- en vue d’un combat de cavalerie, le terrain joue un moins grand rôle à la petite guerre qu’à la grande, quant à la disposition préliminaire des troupes et à la décision de leur partage ;

³⁸ Sandrine Picaud, “La petite guerre au XVIII^e siècle en Europe : une mise au point bibliographique”, art. cit., pp. 179-180.

³⁹ C. von Clausewitz, *op. cit.*, tome I, p. 233.

- la cavalerie est excellente à la grande guerre, mais elle a un rôle encore plus grand à la petite ;
- deux objectifs possibles des attaques de petite guerre sont paradoxalement très éloignés l'un de l'autre : faire subir à l'ennemi des pertes proportionnelles aux nôtres, ou bien faire déguerpir l'ennemi de sa position, simplement. Et Clausewitz remarque que le deuxième objectif, qui est rarement celui de la grande guerre, est au contraire de plus en plus fréquent dans la petite guerre ;
- la retraite est plus dans la nature de la petite guerre que dans celle de la grande ;
- la pratique de la petite guerre requiert une plus grande activité que l'on n'en trouve dans l'armée dans son entier ;
- dans le combat de petite guerre, la décision doit être emportée plus vite que dans une bataille ; de la rapidité nécessaire découle une plus grande place de la cavalerie, proportionnellement (pour aller plus vite à l'ennemi et se retirer plus vite), ainsi qu'une plus faible part donnée à l'artillerie⁴⁰.

Si l'art de la petite guerre se distingue de maintes façons de celui de la grande guerre, les deux ne sont pas sur le même pied. La petite guerre est subordonnée à la grande, parce qu'elle est, selon Clausewitz, une partie de la tactique de la grande.

Alors se pose la question (et Clausewitz la pose) : pourquoi accorder à la petite guerre un cours autonome, distinct de celui qui porte sur la tactique en général (ou tactique de la grande guerre), si tant est que la première

⁴⁰ Voir respectivement, pour tous ces exemples : C. von Clausewitz, *op. cit.*, tome I, pp. 228, 233, 241, 246, 250 et 252 (pour l'importance comparée de la cavalerie), 265, 266, 274, 407.

est une partie de la dernière ? Parce qu'en traitant la petite guerre comme une digression du cours sur la tactique⁴¹, on risque de se disperser du sujet de la grande guerre ; mais aussi, et sans doute surtout, parce que la petite guerre a une trop grande importance pour être traitée simplement comme en passant⁴².

On peut parler de subsidiarité de la petite guerre cependant, non seulement sur le terrain, mais aussi dans les mentalités ; c'est-à-dire, plus clairement, qu'un mépris était souvent affiché dans le monde militaire face à l'efficacité de la petite guerre.

J. Dubois explique le désintérêt pour le *Cours* jusqu'en 1966 par le fait que la petite guerre jusque-là "n'était plus d'actualité". Elle a en réalité toujours été d'actualité dans les conflits⁴³. Mais elle l'était peu dans la pensée militaire, parce qu'elle était considérée comme une tactique de seconde zone, moins glorieuse, parce que moins tapageuse que la "grande guerre", celle qui conduit aux batailles de toute une armée ; à la petite guerre, les combats naissaient souvent d'une embuscade ou d'une surprise. Cette dépréciation est un trait qui relie la mentalité des états-majors du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e à celle des officiers du XVIII^e siècle. "Le point d'honneur chez les Français est un motif qui demande le Grand Jour", écrivait le comte de Beausobre, colonel d'un régiment de hussards, vers 1752⁴⁴ ; dragons, hussards et troupes légères doivent "le céder à la franche cavalerie, supérieure de taille, d'armure et de chaussure",

⁴¹ À l'École de guerre de Berlin, le cours sur la tactique était fait par un certain major Tiedemann, auquel renvoie de temps à autre Clausewitz dans son *Cours*, par ex., dans l'édition de 1966, p. 240.

⁴² C. von Clausewitz, *op. cit.*, tome I, p. 228.

⁴³ H. Coutau-Bégarie, *op. cit.*, pp. 226-228 : "125. Guérilla et guerre de libération nationale".

⁴⁴ Archives Cantonales Vaudoises (Chavannes-près-Renens, Suisse), Fonds P Nelly de Beausobre, 2.2.6/8 : *Éléments de tactique*, 1 vol. manuscrit sans date (1752 ?), 2^e partie, p. 377.

renchérissait Boussanelle quelque dix ans plus tard⁴⁵ ; le comte de Guibert encore, ce penseur brillant de la fin de l'Ancien Régime, juge que les troupes légères [prises comme métonymie de la petite guerre], du point de vue stratégique, “ne remplissent point d'objet décisif”⁴⁶ ; il aurait voulu les supprimer de l'armée. Clausewitz ne partageait pas cette morgue, le temps accordé à enseigner la petite guerre le montre assez. Il se fait l'écho pourtant de ces opinions communément admises encore de son temps, reconnaissant que “l'assaut avec une masse serrée fait plus d'impression sur l'ennemi que tout feu dispersé”⁴⁷.

Avant tout, une guerre d'observation

“Enfin, ils [les petits détachements] n'ont pas toujours un objectif défensif ou offensif, objectif que les grands corps de troupes doivent forcément avoir, mais le plus souvent, ces petits détachements ont un objectif qui est relativement étranger à la grande guerre, à savoir, l'observation de l'ennemi”⁴⁸. C'est ainsi que Clausewitz conclut la liste des missions spécifiques des petits détachements voués à la petite guerre.

Et c'est pourquoi le professeur de l'École de guerre consacre tant de chapitres de son *Cours* aux “avant-postes” d'une armée, comme étant l'un des services principaux remplis à la petite guerre ; où l'on voit encore la nécessité d'une grande activité des troupes qui y sont affectées, pour la sûreté des avant-postes qui sont au plus près de l'ennemi, et pour quérir des renseignements intéressants sur la position et les objectifs de cet ennemi.

⁴⁵ Boussanelle (de), *Réflexions militaires*, Paris, Duchesne et Durand, 1764, pp. 10-12.

⁴⁶ J.A.B. de Guibert, *Essai général de tactique*, Paris, L'Herne, 1977, partie I, p. 312. L'*Essai* fut publié anonymement et clandestinement à Amsterdam en 1770 et à Londres en 1772, avant d'être autorisé en France en 1773.

⁴⁷ C. von Clausewitz, *op. cit.*, tome I, p. 244.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 235.

Tout se tient : “Observer l’ennemi, et tenir, le plus longtemps possible, le terrain qui leur a été assigné, telle est la prescription faite aux avant-postes, et aux avant-gardes. Les chefs de ces troupes doivent avoir cette prescription devant les yeux à chaque instant, et ils doivent mettre en œuvre tous les moyens auxquels ils pensent pour remplir cet objectif. Cela suppose un effort et une attention ininterrompus, autrement dit une activité bien plus grande qu’à l’armée ; c’est pourquoi le service d’avant-postes est plus difficile qu’aucun autre, et c’est pourquoi aussi les règlements de service et d’emploi introduits pour ces troupes sont plus importants et lourds de conséquences qu’en aucun autre endroit”⁴⁹.

Sur l’importance de la mission de reconnaissance et d’observation de l’ennemi, il n’y a rien de nouveau chez Clausewitz par rapport aux théoriciens de la petite guerre du XVIII^e siècle *ante-révolutionnaire*. Dès 1752, La Croix écrit : “Ces corps [les compagnies franches] sont devenus par la suite [au XVIII^e siècle] encore plus utiles ; on les employa en tems (sic) de guerre avec succès pour des expéditions dangereuses qui demandaient beaucoup de prudence, d’intelligence et de bravoure ; leur principal service était de favoriser les marches des armées, et d’être toujours en avant pour reconnaître les ennemis, et en informer les généraux”⁵⁰.

La nouveauté, à l’orée du XIX^e siècle, réside dans les progrès de l’organisation de la guerre dite d’avant-postes, progrès qui furent bien vus ensuite par Decker.

Dans le chapitre sur *Le service des avant-postes*, Clausewitz déplore que l’on ne se serve pas assez des systèmes de signaux (visuels ou auditifs, drapeaux, lan-

⁴⁹ *Ibid.*, p. 274. Sur plus de 200 pages que compte le *Cours* (p. 228-449), dans l’édition de 1966 des œuvres de Clausewitz par W. Hahlweg, plus de 100 concernent le service et les missions des avant-postes (pp. 274-392).

⁵⁰ A.F. de La Croix (1752), *op. cit.*, p. 4. Grimoard aussi, autre exemple, dit que le premier rôle des “partis” (ou détachements pour la petite guerre, menés par un “partisan”) est de reconnaître le pays et l’ennemi. Voir : P.H. de Grimoard (1782), *op. cit.*, p. 33.

ternes, tirs de canon ou d'armes individuelles, tambours, cloches...)»⁵¹. Il n'accorde cependant à ce sujet qu'un paragraphe. Les conseils donnés déjà au XVIII^e siècle avaient donc été bien peu suivis. L'importance des signaux émaillait des traités de petite guerre en France dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, surtout celui de Grimoard, publié d'abord en 1782 (puis anonymement à Berlin, en allemand, en 1785). Ce genre de publication pouvait être un moyen de communication entre les officiers et les ministres et les commis des bureaux ministériels, bref, ils pouvaient finir par influencer sur les ordonnances militaires. Ce cheminement politique possible de la pensée militaire privée n'est pas une vue de l'esprit : le comte de Beausobre écrivit en 1770, alors qu'il avait atteint le grade de lieutenant-général, un volume resté manuscrit, intitulé : *Système de signaux*. Ce mémoire fut envoyé à plusieurs reprises aux secrétaires d'État de la Guerre successifs. L'un d'eux, le prince de Montbarrey, en fit faire une copie entre 1778 et 1779 ; c'est très vraisemblablement celle qui se trouve aujourd'hui au Département des manuscrits occidentaux de la Bibliothèque Nationale de France à Paris⁵².

Pour résumer, disons que des thèmes abordés dans le *Cours* de Clausewitz et des conseils donnés par l'auteur sont inévitablement les mêmes que ceux qui

⁵¹ C. von Clausewitz, *op. cit.*, p. 288.

⁵² Références d'écrits du XVIII^e siècle, à propos de l'emploi des signaux à la guerre, et à la petite guerre en particulier : Lajos Mihaly de Jeney, *Le Partisan*, La Haye, H. Constapel, 1759, pp. 124-125 (tension sur une corde, comme signal) ; *id.* chez Roger Stevenson, *Military instructions for officers detached in the field*, London, 1770, pp. 232-233 (copie conforme de Jeney). Voir surtout : P.H. de Grimoard (1782), *op. cit.*, pp. 27-30 (1^e partie, chap. 3, art. 2 : "Des signaux") ; et : Jean-Jacques de Beausobre, *Système de signaux*, 1 vol. manuscrit, 1770 (au moins deux exemplaires mis au net connus : BNF, Paris, ms FR 12 374 ; Archives Cantonales Vaudoises (Suisse), déjà citées, même fonds, 2.2.6/24. Les notes de la main de Beausobre concernant l'envoi au ministre sont écrites dans le vol. lui-même, sur l'exemplaire des ACV). Le traité de Grimoard fut traduit en allemand par Brenkenhof et publié en allemand en 1785.

sont contenus déjà dans les traités écrits cinquante ans auparavant, parce que la tactique de la petite guerre n'a fondamentalement pas changé ; ce qui n'a pas changé, c'est son caractère, ou son esprit, pour parler comme Clausewitz. La complexité du service en revanche s'est accrue, comme le montrent les chapitres sur la guerre d'avant-postes, à la fois par un souci renforcé de protection des troupes, d'où suivent des prescriptions plus contraignantes ; à la fois parce que les troupes opposées les unes aux autres sont plus averties, et que les vieux pièges, telles les embuscades, ont désormais, en ce début du XIX^e siècle, moins de chances de réussite, si l'on en croit Clausewitz⁵³ ; à la fois parce que s'est instauré un certain flou en même temps qu'une nécessité de définitions précises de la petite guerre et des conditions de sa légitimité, dans le contexte de la multiplication des guérillas à caractère national.

La force des conditions historiques nouvelles

Troupes régulières et foules populaires

Les termes par lesquels Clausewitz désigne les hommes amenés à remplir des missions de petite guerre sont divers et variés⁵⁴. Très souvent, ils restent assez vagues : “*petits corps de troupes*” (*kleine Truppenabteilungen*)⁵⁵, “*petits détachements*” (*kleine Detaschements*)⁵⁶ ou seulement “*troupes*” (*Truppen*). Très souvent aussi, Clausewitz désigne les troupes par leur arme d'origine (“*infanterie*” – *Infanterie* ; “*fusiliers*” – *Füseliere* ; “*cavalerie*” – *Cavalerie*)⁵⁷ ou par les subdivisions qui indiquent

⁵³ C. von Clausewitz, *op. cit.*, tome I, p. 410, § 24.

⁵⁴ Un index eût été ici très utile. W. Hahlweg ne l'a malheureusement pas prévu dans son édition de 1966.

⁵⁵ *Ibid.*, pp. 231, 233, 234 (points 1, 4 et 5), 235, 395, 403, *passim*.

⁵⁶ *Ibid.*, pp. 259, 261, 262, 392, 394, 395, 403, 404, 407, 413, *passim*.

⁵⁷ Pour *Füseliere*, voir par ex. : *Ibid.*, pp. 243, 262, 506, *passim*. Les deux mentions d'“infanterie” et de “cavalerie” sont trop

les effectifs (tel nombre de bataillons, d'escadrons, de compagnies). On trouve aussi, en fonction du mode de combat : “tirailleurs” (*Tirailleure ; eine tirailleur Linie ; Tirailiren*)⁵⁸, “tireurs (d'élite)” (*Schützen*)⁵⁹, “soldats combattant à l'arme blanche” (*Blänker*)⁶⁰, “flanqueurs” (situés sur les flancs, dans l'ordre de bataille – *Flankeure*)⁶¹ ; de façon très ponctuelle, on trouve “Riflemen” (*Reiflemänner*)⁶², pour désigner des combattants en ordre dispersé de la guerre d'Indépendance américaine. À part ce dernier cas, contextuel, les termes désignant de véritables troupes de spécialistes dont le nom est traditionnellement associé à la petite guerre sont rares : “troupes légères” (*leichte Truppen*)⁶³, “hussard” (*Husar*)⁶⁴, “chasseur” (*Jäger*)⁶⁵. Au reste, quand on consulte la liste des 33 auditeurs du *Cours* en 1811, transcrite par W. Hahlweg, on voit que les officiers mentionnés sont issus de régiments divers, et pas forcément de régiments de troupes légères ou de hussards, qui sont même en forte minorité (quatre individus)⁶⁶.

Clausewitz a beau parler de temps à autre de hussards, de chasseurs ou de troupes légères, il ne juge pas que la petite guerre leur soit réservée. Curieusement, alors qu'il est si soucieux de la logique du raisonnement et de la justification de ses assertions, il pose cela comme une évidence, qu'il ne prend pas la peine de discuter. Abordant la *Tactique de la petite*

nombreuses pour qu'on éprouve le besoin de citer des pages en exemple.

⁵⁸ *Ibid.*, pp. 239, 241, 242, 262, *passim* (surtout dans tout le chapitre concernant les combats d'infanterie, pp. 240-247).

⁵⁹ *Ibid.*, pp. 249, 259, 260, 262, *passim*.

⁶⁰ *Ibid.*, pp. 239, 246, 247, 249, *passim*.

⁶¹ *Ibid.*, p. 246 (avec une note de W. Hahlweg pour la définition des flanqueurs), *passim*.

⁶² *Ibid.*, p. 439.

⁶³ *Ibid.*, p. 238 par ex.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 237 par ex.

⁶⁵ *Ibid.*, pp. 237, 506 par ex.

⁶⁶ *Ibid.*, dans l'introduction de Werner Hahlweg, p. 223.

guerre, ou comportement dans le combat, il commence ainsi : “L’emploi des armes dans la petite guerre n’est pas différente de leur emploi dans la grande guerre ; exactement les mêmes choses que celles qui sont apprises au soldat. En conséquence, il n’est pas nécessaire de parler ici des objets qu’enseignent les règlements de service et le cours du major von Tiedemann [Tiedemann est professeur de tactique à l’Ecole de guerre de Berlin]. Seul, l’ordonnancement du combat “en grand”, la façon dont on le mène, et son esprit, diffèrent à la petite guerre par des particularités que nous mentionnerons ici, en même temps que nous donnerons une idée claire du combat dans la petite guerre”⁶⁷.

Clausewitz se situe dans la lignée de ce qui est communément admis depuis la fin de l’Ancien Régime, même si perdurent des troupes légères et des régiments de hussards : la nécessaire polyvalence des troupes. On parle ici de “troupes”, donc de soldats faisant partie implicitement d’une armée régulière, au service d’une puissance légitime. Or, la définition de la petite guerre par Clausewitz est plus large, et englobe les guerres de “libération nationale”, telle que la guerre d’Espagne de 1808-1812. On peut dire que Clausewitz a une vision tactique de la petite guerre.

Petite guerre et guérilla

Pour comprendre ce qu’il y a de nouveau dans la conception de Clausewitz, il faut revenir dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Les auteurs qui écrivent sur la petite guerre, en France d’abord, puis dans les États allemands, en Autriche et en Angleterre notamment, ne précisent pas s’ils entendent dans cette tactique seulement celle qui était mise en œuvre par les fantassins et cavaliers au service des princes qui combattaient les uns contre les autres, en ce siècle de guerres dynastiques, ou bien, s’ils y comprennent aussi

⁶⁷ *Ibid.*, pp. 239-240.

les combattants soulevés contre les puissances légitimes de leur temps, à savoir, les combattants des guerres civiles. Mais les exemples qu'ils citent renvoient invariablement aux guerres dynastiques, guerre de Succession d'Espagne, guerre de Succession d'Autriche, guerre de Sept Ans surtout. Si l'on s'attache à l'exemple français, la guerre des Camisards, modèle de révolte au cours de laquelle fut utilisée la tactique de petite guerre au début du XVIII^e siècle, ne vient pas spontanément sous la plume des théoriciens de la petite guerre. On la trouve chez Lecointe, dans son traité de fortification passagère (1759)⁶⁸. On la trouve dans les *Réflexions militaires et politiques* de Santa-Cruz de Marzenado, mais dans un volume consacré aux révoltes, alors qu'il traite des embuscades et des surprises en d'autres volumes. La différence est de taille, puisqu'aux révoltés, on n'applique pas le droit de la guerre ; ils doivent être considérés comme de simples brigands⁶⁹. De là, il appert que la désignation de "*petite guerre*", sans que ce soit dit, correspond au XVIII^e siècle à la tactique des troupes, enrégimentées ou pas, qui servent en appui de l'armée régulière dans le cadre des conflits inter-étatiques classiques.

Chez Clausewitz, la définition est plus large. À l'appui des conseils donnés dans un chapitre sur les *Attaques des petits postes et surprises* (pp. 392-412), il cite en effet les exemples de la guerre d'Espagne, de celle du Tyrol et de celle de Vendée. En voici l'extrait : "*Dans les cas où l'on a une prise d'armes et une défense nationale, comme l'Espagne en met une en place actuellement, ou comme le Tyrol en a utilisé une, ou dans le cas d'une guerre civile comme la Vendée, presque tous les combats sont des attaques de petits postes, ou au moins, ces attaques arrivent le plus souvent. Les armées populaires*

⁶⁸ Bernard Peschot, "La guérilla à l'époque moderne", *Revue Historique des Armées*, n° 1-1998, pp. 10-12.

⁶⁹ Puerto de Santa-Cruz de Marzenado, *Réflexions militaires et politiques*, La Haye, Van den Kieboom, 1739-1740, tome VII, pp. 161, 209, 214.

ne peuvent presque rien entreprendre d'autre, ces attaques leur donnent la plus grande sûreté. Les innombrables postes que peut occuper dans un tel cas celui qui veut maintenir le pays ennemi dans un soulèvement concerté, ces postes donnent des occasions suffisantes"⁷⁰.

La petite guerre, dans l'esprit de Clausewitz, tient donc compte des conditions historiques nées de l'ère révolutionnaire européenne de la fin du XVIII^e siècle. Elle est une synthèse, à la fois, de la tactique des peuples soulevés, et de la tactique des armées régulières (et entre autres seulement, celle des troupes qui en sont traditionnellement les spécialistes, comme les hussards et les chasseurs), contre les troupes régulières d'un ou de plusieurs États.

Du point de vue tactique, la perception de la petite guerre par Clausewitz souffre de quelques imprécisions. Son critère de définition majeur est l'effectif. La petite guerre ne peut être menée à bien selon lui que par de petits effectifs (400 hommes au maximum), la seule justification qu'il en donne étant l'expérience (mais sans preuve patente)⁷¹. Quand il passe aux exemples, pour la défense fictive d'un terrain aux environs de Berlin, c'est comme s'il avait oublié sa définition antérieure : il convient de placer, selon lui, 2 bataillons et 2 escadrons sur l'aile gauche, à Köpenik, 2 escadrons et 1 bataillon sur la route de Francfort⁷²... Certes, les petits corps de l'armée ont des caractéristiques particulières dans leur emploi, par rapport à la grande guerre (par exemple : leurs combats doivent être en général soutenus ; leur retraite est moins difficile ; leur mise en place sur le terrain ne demande pas une grande préparation...)⁷³. Mais la frontière entre les deux tactiques est parfois

⁷⁰ C. von Clausewitz, *op. cit.*, tome I, p. 394.

⁷¹ *Ibid.*, pp. 231-232.

⁷² *Ibid.*, p. 262.

⁷³ *Ibid.*, p. 234.

ténue, Clausewitz l'admet : "...les frontières de la grande et de la petite guerre se perdent l'une dans l'autre..."⁷⁴.

*
* *

En réalité, ce sont les conditions nouvelles de la guerre au début du XIX^e siècle qui complexifient le sujet : les progrès de la guerre d'avant-postes, explique par exemple Carl von Decker, peuvent entraîner, de proche en proche, deux armées entières à combattre l'une contre l'autre, sans que l'on ait clairement vu à partir de quel moment l'on passait de la petite à la grande guerre, et alors même que les engagements ont commencé seulement par des escarmouches de deux avant-gardes l'une contre l'autre⁷⁵. À côté de la puissance d'analyse de Clausewitz, ce sont aussi ces conditions nouvelles du début du XIX^e siècle qui, changeant l'approche que l'on pouvait avoir jusque-là de la petite guerre, rendent l'étude du *Cours* particulièrement intéressante.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 233.

⁷⁵ Carl von Decker (Generalmajor), *De la petite guerre, selon l'esprit de la stratégie moderne*, Paris, J. Corréard, 1845 (1^{ère} édition en allemand parue en 1822), p. 23.